

## HOMÉLIE 6

1. «Il y a un temps pour tout et un moment pour toute chose sous le ciel.» C'est le commencement des paroles proposées à notre étude. Si l'effort que nous coûte notre recherche n'est pas petit, le gain qui résultera de notre effort vaut bien cet effort. Peut-être en effet le but de ce qui a été étudié au début du livre nous apparaît-il particulièrement dans cette partie, comme le montrera la progression du texte dans son enchaînement. On a condamné comme vaines, dans les paroles précédentes, toutes les préoccupations de la vie humaine qui ne sont d'aucun gain pour l'âme. On a fait entrevoir le bien vers lequel il faut regarder avec les yeux qui sont dans la tête et, à ceux qui se proposent une jouissance corporelle, l'on a opposé la nourriture de la sagesse. Il reste à savoir comment mener une vie vertueuse en recevant du texte un art et une voie, pour ainsi dire, pour rectifier sa vie. Et c'est ce que la recherche proposée par ces paroles nous promet dans le prologue, où il est déclaré : «Il y a un temps pour tout et un moment pour toute chose sous le ciel.» Tout homme en effet qui pénétrerait dans la profondeur de cette pensée trouverait qu'il y a, comprise dans ces mots, beaucoup de philosophie qui nous porte à la contemplation et nous conseille ce qui est utile. Et pour qu'il y ait, en peu de mots, un accès à l'étude de ce qui est dit, voici comment nous comprendrons le texte : parmi les êtres, il y a ce qui est matériel et sensible, et ce qui est intelligible et immatériel. Parmi ces derniers l'incorporel se trouve au-dessus de la saisie sensible, et nous le connaissons lorsque nous nous serons dépouillés de nos sensations; et la sensation qui perçoit la nature matérielle ne peut pas, par sa nature, franchir le corps céleste et pénétrer jusqu'à ce qui est au-delà des phénomènes. Si le texte nous parle des réalités qui sont «sur la terre» et «sous le ciel», c'est pour nous apprendre à passer cette vie-ci sans faux pas. Cette vie-ci est matérielle, l'existence se passe dans la chair, et la contemplation du beau est en quelque manière obscurcie par les phénomènes sensibles. Nous avons donc besoin d'une science pour juger du beau, afin que, comme pour les objets fabriqués, il y ait une règle qui aligne au cordeau tout ce qui existe. C'est donc ce qui nous est proposé par le texte : le moyen de diriger droitement notre existence vers ce qui convient.

2. Il y a, selon le texte, deux critères du beau dans la vie pour chacune des occupations de cette vie : la juste mesure et le moment favorable. Il nous l'enseigne en disant : «Il y a un temps pour tout et un moment pour toute chose.» Par «temps» il faut comprendre la «mesure», parce que le temps est coextensif à tout ce qui existe. Tels sont donc les critères du beau. Je ne soutiens pas encore fermement que cela convient parfaitement pour une pleine réussite de la vertu, tant que la progression du texte ne l'a pas montré. Cependant, n'importe qui pourrait concevoir que la plus grande partie de l'existence qui nous est impartie est promise à la réussite si l'on observe cela. En effet, qui ne sait que la vertu elle aussi est une mesure mesurée par le juste milieu entre les choses que l'on compare ? Car il ne pourrait y avoir de vertu en deçà de la mesure convenable ni au-delà – pour prendre l'exemple du courage, son défaut est lâcheté, son excès témérité. C'est pourquoi même des hommes d'une sagesse étrangère – mais ils ont peut-être volé nos biens – ont morcelé la pensée signifiée dans cette parole, l'un conseillant dans un apophtegme qu'il n'y ait rien en défaut, et l'autre interdisant l'excès. Le premier a déclaré : «La meilleure chose, c'est la mesure», et l'autre a érigé en loi le «Rien de trop.» Ces deux préceptes montrent que ne pas atteindre la mesure requise par la vertu est chose coupable, et que dépasser la juste mesure est à rejeter.

Mais nous pourrions produire le même discours concernant la part qui se rapporte au moment favorable en disant que ni ce qui précède le moment favorable ni ce qui vient plus tard n'est jugé comme faisant partie du bien. À quoi bon, pour celui qui peine au travail de la terre, se hâter de couper les épis avant que les blés ne soient mûrs en leur saison, ou à quoi bon remettre de s'occuper de la moisson jusqu'au jour où les grains se détachent de l'épi ? Ni dans un cas ni dans l'autre en effet l'empressement ne concourt au bien, mais au contraire, dans les deux cas, le moment choisi ruine l'utilité de l'action, puisque ce n'est pas le moment opportun pour moissonner. Et ce que l'on vient de dire d'un cas particulier peut aussi se concevoir dans tous les cas. La navigation aussi connaît une situation semblable, suivant que l'on saisit le moment favorable ou que l'on tarde. Et que dire de la médecine, sachant combien l'excès comme le défaut dans le choix du moment et de la mesure convenables pour les soins y sont nuisibles ? Mais il faut laisser ce point, car la suite du texte, dans les paroles mêmes de l'ecclésiaste, le manifeste plus clairement grâce aux exemples pris.

3. Pourquoi cela a-t-il été proposé d'abord à notre étude ? C'est que n'est bon ni ce qui est sans mesure ni ce qui est inopportun; au contraire est bon et vaut d'être choisi ce qui possède la perfection grâce à ces deux qualités. Car si l'on ne se préoccupe que de l'une d'elles et que soit dédaignée celle qui manque, même celle qui a été menée à la perfection restera sans profit,

en raison de celle qui fait défaut. C'est donc comme pour les pieds : nous ne produisons le mouvement qu'avec les deux et, s'il arrive un accident à l'un des deux, même celui qui est indemne ne sert pas à marcher, à cause de la faiblesse de l'autre qui agit avec lui; de la même façon, si la mesure fait défaut au moment qui convient, ou le moment favorable à la mesure, la qualité que l'on a est forcément aussi inutile que celle qui fait défaut. Au contraire, c'est au moment qui convient que la mesure trouve son utilité, et le moment favorable dans la mesure. Nous avons donc compris le «temps» au sens de «mesure», parce que le temps est la mesure de la mesure propre à chaque chose. Ce qui est, en effet, est de toute façon dans le temps, et l'intervalle du temps aussi est coextensif à l'étendue de chaque chose : il est petit pour quelque chose de plus petit et plus important pour quelque chose de plus important.

Le temps est mesure de la grosseur, mesure de la croissance des épis, mesure du mûrissement des récoltes, mesure de la navigation, mesure de la marche, mesure de chaque âge de la vie – nourrisson, petit enfant, adolescent, enfant, éphèbe, adulte, homme dans la force de l'âge, homme mûr, homme sur le déclin, vieil homme, vieillard. La mesure donnée par le temps n'est donc pas la même pour tout ce qui existe – car il n'est pas possible que toutes choses aient la même mesure les unes par rapport aux autres, à cause de la différence de ce qui les constitue –, mais, comme il a été dit, le temps, qui contient en lui toutes choses, est la mesure commune de tout ce qui est mesuré, et si le texte ne dit pas qu'il est la mesure de toutes choses, c'est parce qu'il y a une grande inégalité, en supériorité ou en infériorité, entre les choses mesurées; mais il dit que la mesure générique de toutes choses, c'est le temps, d'après lequel est mesuré tout ce qui existe. Il en est en effet comme du développement humain : le temps déjà écoulé est cause de faiblesse, tandis que celui qui n'est pas encore passé est cause de désordre, et l'âge le plus parfait est le juste milieu entre les deux, lorsqu'on échappe aux désagréments des deux : la force de la jeunesse s'y montre, mais séparée du désordre, ainsi que la sagesse du grand âge, mais disjointe de la débilité, de sorte que la force est tempérée par la sagesse, échappant également à la débilité de la vieillesse et à la témérité de la jeunesse. De la même façon, celui qui définit un «temps pour tout», distingue pour chaque chose, avec cette parole, le mal né de l'absence de mesure, en méprisant l'excès de temps tout comme il en rejette le défaut.

4. Mais ce serait le moment que nous soit présentée, en suivant (le texte,) la signification même contenue dans les paroles inspirées : «Moment pour enfanter, est-il dit, et moment pour mourir.» C'est à juste titre qu'il a commencé par marquer dans le discours cette nécessaire conjonction de termes, en joignant la mort et la génération – car la mort suit nécessairement l'enfantement et toute génération se dissout en corruption. Son but, en montrant comme étroitement jointes la mort et la génération, est de faire sortir de leur sommeil, comme avec un aiguillon, par le souvenir de la mort, ceux qui s'enfoncent dans la vie de la chair et qui chérissent leur mode de vie présent, et de les faire se lever et se soucier de l'avenir. C'est ce qu'enseigne implicitement Moïse, l'ami de Dieu, dans les premiers titres des Livres, lorsqu'il écrit *l'Exode* aussitôt après la *Genèse*, afin que ceux qui fréquentent ces écrits soient instruits de ce qui les concerne par l'ordre même des livres. Car il n'est pas possible qu'en ayant entendu parler de genèse, on n'ait pas en même temps à la pensée l'exode.

C'est bien ce qu'a manifestement pensé ici même le grand ecclésiaste lorsqu'il a montré l'affinité de la mort et de la génération. «Moment pour enfanter et moment pour mourir,» dit-il en effet. Le moment est venu et j'ai été enfanté, le moment viendra et je mourrai. Si nous y prêtions tous attention, nous ne délaierions pas le trajet direct de la vie pour tourner en rond avec les impies, en nous égarant de plein gré dans l'égarement toujours répété de la vie, dans l'exercice du pouvoir, de la notoriété et des richesses; car à cause de cela nous sommes embarrassés de la multiplicité des chemins de cette vie et nous ne trouvons plus la sortie du labyrinthe de cette existence; à cause de cela, qui décide de notre empressement, nous brouillons entre elles les marques du trajet sur lequel on ne s'égaré pas. Bienheureux, oh oui, ceux des hommes qui ont délaissé les illusions toujours répétées de l'existence et avancent par le chemin direct de la vertu ! Il consiste à ne tourner son âme vers rien de ce qui est ici-bas, et à tendre au contraire avec empressement vers ce qui nous est proposé par la foi en espérance.

5. Mais examinons à nouveau ce qui est énoncé. «Moment pour enfanter et moment pour mourir,» dit le texte. Puissent-ils arriver pour moi aussi, l'enfantement au bon moment et la mort au moment favorable ! Car personne n'irait dire que cet enfantement qui ne dépend pas de nous, et la mort qui vient d'elle-même sont maintenant mis en avant par l'ecclésiaste comme une réussite due à la vertu. L'enfantement ne dépend pas de la volonté de la femme ni la mort du choix des mourants. Et ce qui ne dépend pas de nous, on ne saurait le définir comme vertu ou vice. Il convient donc de comprendre ce qu'est l'enfantement au moment favorable et ce qu'est la mort au bon moment.

Il me semble qu'un enfantement arrive à son terme sans avortement chaque fois que, comme le dit Isaïe, quelqu'un est gros de la crainte de Dieu et engendre son propre salut dans les douleurs de l'enfantement de l'âme. Car, en quelque façon, nous devenons nos propres pères chaque fois que, en choisissant le bien, nous nous façonnons, nous nous engendrons et nous avançons vers la lumière. Et nous le faisons en accueillant Dieu en nous-mêmes, en devenant enfants de Dieu, enfants de la puissance et fils du Très-Haut. Et au contraire, nous nous avortons nous-mêmes et nous ne nous produisons qu'inachevés et pleins de vent chaque fois que n'a pas été formée en nous, comme le dit l'Apôtre, la forme du Christ. Car il faut, dit-il, que l'homme de Dieu soit bien proportionné. Or est tout à fait bien proportionné celui en qui l'ordre de la nature est pleinement accompli. Donc tout homme qui s'est fait enfant de Dieu grâce à la vertu, en accueillant la liberté que donne cette noble naissance, connaît le moment du bon enfantement et se réjouit à bon droit selon l'Évangile, «parce qu'un homme a été mis au monde». Mais celui qui est devenu enfant de la colère, fils de perdition, rejeton des ténèbres, engeance de vipère, mauvais rejeton et tout le reste par quoi on dénigre un mauvais enfantement, celui-là ne connaît pas le moment qui fait naître à la vie. Car il est unique, le moment qui enfante pour la vie, et non multiple. Aussi, celui qui se trompe dans le mauvais moment pour l'enfantement se met au monde lui-même dans les douleurs pour sa perte et accouche de son âme pour la mort.

Si la façon d'enfanter au bon moment est manifeste, la façon de mourir au bon moment pourrait être évidente, elle aussi, attendu que, pour saint Paul, tout moment était le moment favorable pour une bonne mort. Il le proclame en effet dans ses propres paroles, s'engageant en quelque sorte par serment quand il dit : «Chaque jour je meurs, oui, pour votre fierté !» Et encore : «A cause de toi on nous met à mort chaque jour», et : «Nous avons porté en nous-mêmes notre arrêt de mort». Et la façon dont meurt chaque jour Paul ne fait aucun doute : il ne vit jamais pour le péché, il mortifie sans cesse ses membres de chair et porte en lui la mort du corps du Christ, il est partout crucifié avec le Christ, il ne vit jamais pour lui-même, mais il a le Christ qui vit en lui. Telle serait, selon mon jugement du moins, la mort au moment favorable, celle qui introduit à la vie véritable. Car, dit l'Écriture : «Moi, je tuerai et je ferai vivre,» pour que nous soyons vraiment convaincus que le don de Dieu, c'est d'être morts au péché et d'être vivifiés par l'Esprit. C'est pourquoi la parole divine proclame qu'elle fait vivre en tuant.

6. Le verset qui suit est lui aussi semblable à ce qui vient d'être dit : «Moment pour planter, dit le texte, et moment pour arracher ce qui a été planté.» Nous savons qui parmi nous est le cultivateur et de qui nous sommes le champ cultivé. La première chose, nous l'avons apprise du Christ, et l'autre, du serviteur du Christ, Paul. En effet le Seigneur dit : «Mon Père est le cultivateur,» et l'Apôtre nous dit : «Vous êtes le champ cultivé de Dieu.» Donc le cultivateur tout-puissant ne sait que planter le bien – car «Dieu a planté un jardin en Eden, au levant», – et il arrache ce qui est contraire au bien : «Tout plant que n'a pas planté mon Père céleste sera déraciné.» C'est donc que la méchanceté des pharisiens, leur manque de foi et leur méconnaissance des merveilles accomplies par le Seigneur sont ces plants qu'on arrache. Il faut en effet que l'annonce du salut l'emporte, il faut que «l'Évangile soit proclamé dans le monde entier», il faut que «toute langue confesse que Jésus Christ est le Seigneur, à la gloire de Dieu le Père». Donc, puisqu'il faut absolument qu'il en soit ainsi, le manque de foi qui s'empare aujourd'hui de certains ne vient pas de la plantation du Père, mais de celui qui sème l'ivraie ou de celui qui plante le sarment de Sodome dans la vigne du Maître. Et donc, ce dont nous avons été instruits alors dans l'évangile par la voix du Maître, cela nous a été enseigné maintenant en énigme par l'ecclésiaste : c'est le même moment qui est donné pour accueillir le plant salvateur de la foi et pour arracher l'ivraie de l'incroyance.

Ce qui vient d'être dit en particulier à propos de la rectitude de la foi, on pourrait également le penser, selon un enchaînement logique, pour toute vertu : il y a un moment pour planter la sagesse et pour arracher le plant du désordre. De la même façon aussi, une fois la justice plantée, le germe d'injustice est arraché, le plant de l'humilité a ruiné la fatuité et l'amour qui a germé a desséché le mauvais arbre de la haine. Et il en va de même dans le cas contraire : l'injustice, en s'accroissant, a refroidi l'amour, et pour tout le reste, pour ne pas passer notre temps à dire les choses une à une nous pourrions penser pareillement sans risque d'erreur qu'il en est de même.

7. De nouveau, la parole qui suit s'accorde à celles qui ont été examinées précédemment. «Moment pour tuer, est-il dit, et moment pour guérir.» Cela a été clairement interprété d'avance par la parole prophétique qui dit au nom de Dieu : «Moi, je tuerai et je ferai vivre.» En effet, si nous ne tuons pas en nous-mêmes la haine, nous ne guérirons pas la disposition à l'amour qui a été rendue malade en nous par la haine. Et de même tous les autres maux qui vivent en vue de nous faire du mal, je veux dire bien sûr la mauvaise disposition qu'engendrent les passions et cette

guerre intestine que les plaisirs mènent contre nous, nous asservissant à la loi du péché, il y a un moment pour les tuer. Car le meurtre de tels maux est la guérison de celui qui s'est affaibli à cause du péché.

Les médecins disent que les vers et autres bestioles semblables sont engendrés à l'intérieur des entrailles à cause d'un mauvais suc, et que leur vie est une maladie pour le corps. Mais si on les fait disparaître grâce à l'absorption de quelque médicament, le malade reprendra force et recouvrera la santé. Pareilles souffrances du corps sont analogues aux faiblesses de l'âme. Chaque fois que la colère épuise de l'intérieur ou énerve, à cause de la rancune, la tension et les raisonnements de l'âme, ou qu'un mauvais régime de vie fait naître la bête de l'envie ou tout autre mal semblable, celui qui perçoit que son âme nourrit au dedans de lui une bête aura recours, au moment opportun, au médicament qui fait disparaître les souffrances. Tel est l'enseignement de l'Évangile, pour qu'une fois ces maux mis à mort, la guérison survienne chez celui qui a souffert.

8. «Moment pour détruire et moment pour bâtir.» C'est ce qu'on peut aussi apprendre dans les paroles adressées par Dieu au prophète Jérémie, à qui a été donné de la part de Dieu le pouvoir d'abord de «détruire, de déraciner et de ruiner, puis de redresser, de construire et de planter.» Il faut en effet que soient ruinées d'abord en nous les demeures du mal et qu'on trouve alors un moment et un lieu spacieux pour la construction du temple de Dieu qui est édifié dans nos âmes, et dont la matière est la vertu. «Bâtir sur ce fondement en or, en argent et en pierres précieuses», c'est ce qu'on nomme la vertu. La nature du mal est signifiée «par le bois, le foin et la paille», et elle n'est vouée à rien d'autre qu'à être consumée par le feu. Chaque fois donc que les demeures sont faites de foin et de paille, c'est-à-dire d'injustice, d'orgueil et de ce qu'il y a encore de mal dans l'existence, le texte ordonne que ces matériaux soient d'abord menés à la destruction et qu'ensuite on fabrique l'or de la vertu, matériau pour la construction de la demeure spirituelle. Car il n'est pas possible que l'argent croisse avec la paille, ni que l'or prolifère avec le foin ou la perle avec le bois, et si l'on veut que l'un soit, il faut absolument éliminer l'autre. «Quoi de commun, en effet, entre la lumière et l'obscurité ?» Qu'on détruise donc d'abord les oeuvres des ténèbres et alors seront édifiées les demeures lumineuses de la vie.

9. «Moment pour pleurer et moment pour rire». Ce texte est éclairé par la parole de l'évangile prononcée par le Seigneur en personne et qui dit : «Heureux ceux qui sont dans le deuil, car ils seront consolés !» Maintenant donc, c'est le moment de pleurer, tandis que le moment de rire demeure en espérance. Car l'affliction présente deviendra mère de la joie espérée. Qui ne passerait toute sa vie en chants de deuil et dans une humeur sombre, s'il percevait ce qu'il est et s'il connaissait ce qui le concerne : ce qu'il a eu, ce qu'il a perdu, en quoi consistait sa nature au commencement et en quoi elle consiste à présent ? Alors, la mort n'était pas, la maladie était absente, «le mien» et «le tien», ces mots pervers, étaient bannis de la vie des premiers hommes. De même en effet que le soleil était commun, que l'air était commun, et que, avant tout, la grâce de Dieu et sa bénédiction étaient communes, de même, c'est de manière égale qu'on avait part librement à tous les biens et qu'on ne connaissait pas la maladie de l'avidité; la haine de qui était inférieur n'existait pas contre qui était supérieur – c'est qu'il n'y avait même pas du tout de «supérieur», et mille autres choses encore qu'on ne pourrait faire tenir dans le discours, tant elles l'emportent en importance sur ce qui a été dit, je veux parler de l'égalité d'honneur avec les anges de la liberté de parole devant Dieu, de la contemplation des biens supra-terrestres et du fait d'être parés nous aussi de la beauté indicible de la nature bienheureuse et de montrer en nous l'image divine resplendissant de la beauté de l'âme.

Quant à ce qui est contraire à ces biens, comme le méchant essaim des souffrances, le mauvais guêpier des chagrins, lequel des maux de la vie nommer d'abord ? Tous se valent les uns par rapport aux autres, tous ont le premier rang pour l'ampleur des maux qu'ils suscitent, tous sont source de lamentations égales. Car de quoi se lamentera-t-on davantage que du malheur ? Par où déplorer davantage notre nature, la vie éphémère, le labeur, le fait de commencer par les larmes et de finir dans les larmes, la petite enfance pitoyable, la folie de la vieillesse, l'instabilité de la jeunesse, les chagrins innombrables de ceux qui arrivent à la force de l'âge, le fardeau du mariage, le désert du célibat, la charge de nombreux enfants, le déracinement dû à l'absence d'enfants, l'envie suscitée par la richesse, la douleur du dénuement ? Et je tais les multiples formes de maladies, mutilations, amputations, gangrène, privation de l'usage des sens, égarements dus aux démons, tout ce que la nature porte en elle-même – et chaque homme les possède en puissance en lui-même, car les passions sont dans sa nature. La folie des désirs et le borborygme fétide vers lequel se tourne une telle fureur, je les passe sous silence; et l'aversion liée à la nourriture à cause de ce qu'on élimine, je ne la dis pas, pour ne pas paraître flétrir

publiquement par mon discours la vie humaine dans tous ses aspects, en présentant notre nature comme productrice de fumier.

Je laisse donc tout cela et les sujets semblables de côté, et je préfère dire que pour ceux qui se rendent compte, il vaut mieux pleurer sur ce que tous savent : une fois parcourue cette vie qui ressemble à une ombre, il nous reste «une attente craintive du jugement et le courroux du feu qui va dévorer les rebelles.» Celui donc qui aura réfléchi à tout cela et aux sujets semblables ne passera-t-il pas toute sa vie à se lamenter ? Ce serait donc le moment maintenant de raisonner sur ces sujets. En effet, si l'on est dans de sombres dispositions à l'égard de la vie présente, il en résultera vraisemblablement qu'on s'abstiendra de toute faute durant cette vie. Et une fois notre comportement rectifié, la grâce de la joie qui nous a été annoncée nous sera réservée en espérance, et «l'espérance ne trompe pas», comme le dit l'Apôtre.

10. Ce qui suit est comme une reprise de ce qui a déjà été dit. En effet, après avoir parlé de l'opportunité des larmes et du rire, le texte poursuit : «Moment pour se frapper la poitrine et moment pour danser,» ce qui n'est rien d'autre qu'exprimer l'intensité des deux altitudes qu'on vient de rappeler. La lamentation intérieure qui naît de la souffrance est nommée par l'Écriture «coup sur la poitrine»; et de la même manière, la danse signifie l'intensité de la joie, comme nous avons appris la même chose dans l'évangile, dans les paroles : «Nous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé, nous avons entonné des chants de deuil, et vous ne vous êtes pas frappé la poitrine.» L'histoire dit de même qu'on s'est frappé la poitrine lorsque Moïse a été enlevé aux Israélites et que David a dansé en accompagnant solennellement l'arche, après l'avoir ramenée de chez les nations étrangères – et David se montra alors avec une apparence qui ne lui était pas habituelle. Le texte dit en effet qu'il murmurait des chants harmonieux, en frappant sur son instrument de musique, qu'il se déplaçait en rythme et que, par ce mouvement rythmé du corps, il manifestait publiquement sa disposition intérieure.

Or, puisque l'homme est double, je veux dire composé d'une âme et d'un corps et que double est aussi la vie agissant d'une manière proportionnée dans chacune des deux parties qui sont en nous, il serait beau que ceux qui se frappent la poitrine dans leur vie corporelle – et nombreuses sont les sources de lamentations dans cette vie-là ! – préparent pour leur âme la danse harmonieuse. En effet, plus l'existence connaît l'abattement dans le découragement, plus les sources de joie s'accumulent pour l'âme. Triste est la tempérance, décourageante l'humilité, cause de lamentation le fait d'être puni, sujet de deuil le fait de n'être pas l'égal des puissants, mais «celui qui s'abaisse sera élevé», celui qui endure le dénuement sera couronné, et celui qui est couvert de blessures et dont la vie mérite manifestement en tout qu'il se lamente reposera dans le sein du patriarche. Pussions-nous y être nous aussi par la miséricorde de notre Sauveur Jésus Christ, à qui soit la gloire pour les siècles des siècles. Amen.